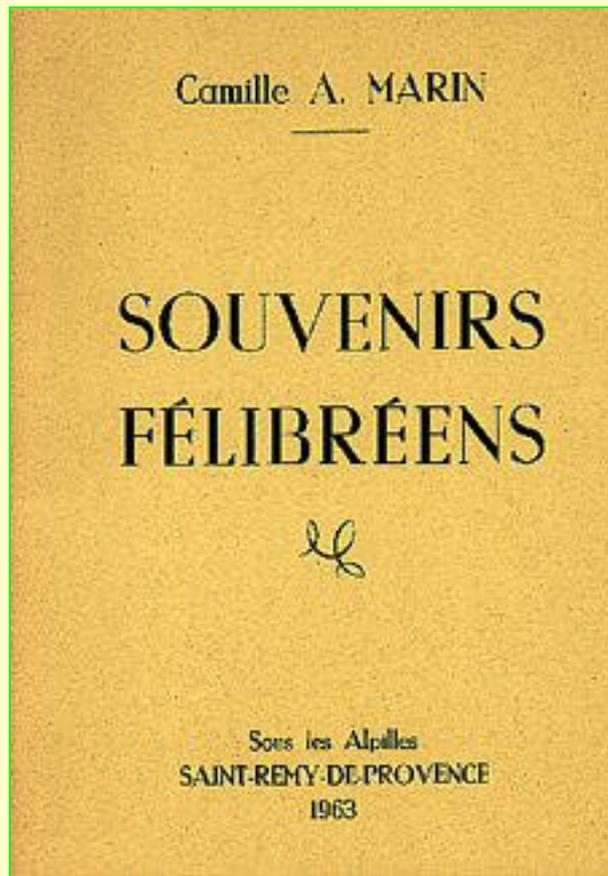


Camille A. Marin

Souvenirs Félibréens



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

A mes chers disparus

SOUVENIRS FÉLIBRÉENS

“Pour écrire des souvenirs, il faut un peu de style, beaucoup de mémoire, et un brin d’Imagination.”

L’Auteur

P R E F A C E

Le Félibrige n’est pas seulement l’association vénérable dont on n’a pas fini, ici ou là, de critiquer la conception et les maîtres. Pour d’innombrables enfants du Midi, Provençaux surtout, il est la vieille Maison où brûle, dans l’âtre cher, la flamme encore vive d’une humanité et d’une spiritualité particulières. Combien, en effet, qui n’y cotisent même pas, sont rattachés à lui par d’impalpables et durables liens ? Pour ceux-là, le Félibrige, s’il est esprit, s’il n’est même que sentiment, constitue aussi le Foyer de l’Amitié et le Temple de Mémoire.

Madame Camille-A. MARIN est, sans conteste, au tout premier rang de ces fidèles. C’est un témoignage, empli de tendresse et empreint d’une trop grande discrétion, qu’elle nous apporte ici de cette fidélité, et nous devons l’en remercier avec reconnaissance.

Il fut un temps où le Félibrige était comme le lieu vers quoi convergeaient naturellement toutes les aspirations provençales, et d’où s’élevaient toutes les inspirations. C’est pour avoir connu et vécu, intensément, ce temps, que Madame Camille-A. Marin peut légitimement égrener maintenant une petite part de ses “Souvenirs félibréens”.

Son père, Joseph POLLIO, qui fut attaché au secrétariat de Gambetta avant que d’accomplir une belle carrière consulaire, s’était fait l’historiographe du glorieux bataillon marseillais de 1792, et écrivit des chansons dans le langage si expressif de ceux qui le composèrent. Encore adolescent, journaliste républicain sous l’Empire, le sinistre bonhomme Thiers l’en châtia par la prison.

C’est-là qu’il connut un Jeune poète, non moins ardent que lui, abondant et généreux, compatissant à toutes les misères, s’indign~nt devant toutes les bassesses et les ignominies’ frémissant devant toutes les injustices: c’était le bon’ le brave et le vaill~nt Clovis HUGUES, dont il épousa plus tard la propre soeur. Et c’est de cette union que naquit la petite Camille. Heureuse enfant sur le berceau de qui, par prédestination littéraire, veillèrent les plus vibrantes mais aussi les plus douces Muses. Celles par exemple, du plus lyrique et du plus passionné de nos grands poètes, ne fut pas la moins

chaleureuse; lisez plutôt cet adorable “Endourmitòri pèr Camiheto pollio” qu’Aubanel inséra dans “li Fiho d’Avignoun”:

*Dequé canto Camiho
Qu’emplis tout l’oustaloun ?...
Dequé danso Camiho
Sautant coume un cabrit ?...
Dequ’espèro Camiho
Qu’óublido sl bebèi ?...
Dins l’escalié que rounflo,
Lou vièi pourtau ferra
S’es dubert e barra;
De joio l’amo gounflo
Lèu lou paire es intra.
Trefoulido sa fiho
Escalo si geinoun:
Au soupa de famiho
Bèn mens a fam Camiho
De pan que de poutoun. (1)*

Cette amoureuse soif, Voici qu’un jour survint un autre Poète qui l’étancha. Jeune encore, il était beau, doué d’un vrai, d’un pur talent, célèbre déjà, et marchant vers une gloire certaine. Il aima la belle enfant à peine vue:

*Mih, ’ Mibeto, Mihoun...Rèsto
Dins moun oustau que voueste noum,
D’aquelo vesprado de fèsto
Que venguerias flouri ma tèsto
D’un pantai risènt, ô Mihoun!...*

*Aduguerias, coume uno fado,
Lou bèu tèms e la souleiado
Just èro lou jour di Rampau...*

*Coumo va que vouesto jouvènço
Vers moun passat mi meno mai ?
Moureneto de ma Prouvènço,
Dins Paris ounte ai viscu sènso,
Serias-ti la Bello-de-Mai ?...(2)*

Bien sûr qu’elle l’était...et elle devint très vite plus et mieux que cela, mais l’Inspiratrice puisque étant , selon le titre même d’un poétique aveu, “la Miho, l’Amigo”:

*Mai tu, s'emblo que siéu toun fraire,
O ma fremo! e l'ami, lou paire
En meme t'èms que l'amourous.
Poudèn viéure dins la calamo:
Sian fuelo d'uno memo ramo,
E la sabo, en mountant, nous fa ferni toui dous.*

*Mai tu, quouro ma barco lando,
Sabes qu'aquéu que la coumando,
Navegara que pèr toun bèn.
Se parles, mi dies ma pensado,
E m'embrasses coumo uno fado
Que, long dei garagai, lougiero mi soustèn...(3)*

D'autres berceaux bientôt fleurirent que bénirent d'autres Muses.

Voici celui d'Emmanuel - dont la Parque trop tôt trancha le fil du rêve harmonieux.
C'est Félix GRAS, le vieil ami de la famille, une sorte de père second, qui le salua:

*Bono salut, mignot; vai, teto tant qu'as fam
Lou bon la de ta maire.
E saras fort, e vendras grand
Coume toun Garlaban de paire.
E quand auras vint an,
Li chatouno diran:
Aquéu es pas toumba di braio d'un feniant! (4)*

Voici celui d'Olivier que couronna Mistral:

Ta Camiho, Marin, a fa, coume Minervo,
Un bèl óulivié:
Di nèblo d'amount e dóu cativié,
Se Diéu lou preservo,
Bressa pèr lou son de toun tambourin
E tirant d'avau l'alén dóu Marin,
Vai crèisse coume la pasto au pestrin. (5)

Voici enfin celui de Magali que le Maillanais à nouveau orna:

*Saludan e benastrugan
L'espelido en Prouvènço
De Magali la Marinenco,
E Mirèio ié mando
Uno brassado e sèt poutoun. (6)*

Comment Auguste Marin n'eût-il pas cru au Bonheur radieux ? Quel sombre pressentiment, pourtant, l'habita soudain:

*Tirasses ta misèro
Malurous!
Toun oumbro a l'èr sus terro
D'uno crous..*

*L'espèro es uno gato
Au péu dous:
Mesfiso-ti dei pato
De velous!
Toun amour lou mai pur
Toumbara puei dins l'escur;
E lou parpaioun d'azur,
Acò 's lou bouenur!...(7)*

Ce bonheur fut aussi éphémère que la vie fragile du papillon: il n'en resta bientôt plus que la poudre entre les doigts terribles du Destin. La Mort farouche emporta le Poète... Et c'est alors que le bon Clovis HUGUES, le révolutionnaire au cœur tendre, vint mêler ses pleurs à ceux de sa nièce:

*Aro qu'avié dins l'aubo siavo
Bèn samena?
Aquéu que t'aimavo e t'aimavo
S'es en ana!*

*Aurié pèr tu qu'ères sa bello,
Sa part de diéu,
Baia lou grand cèu plen d'estello
S'èro esta siéu..*

*Lou paure es lèu ana si jaire
Vers lei ciprès;
E n'a leissa rènque la maire
Davans lei brès.*

*Tei mignot, fraire dei cigalo,
Imàgi d'éu,
Leis acataras sout teis alo
Coumo si dèu:*

Pèr li reviha sa pensado

*Dins l'esperit,
Li legiras à la vihado
Sei bèus escrit.*

*Li rediras l'amour que canto
Avans lou dòu;
quand auras fa, maire santo,
Tout ço que fòu,
Maugrat la mouart que que vous separo
Sènso resoun,
Lou regardaras viéure encaro
Dins sei pichoun! (8)*

Cette oeuvre et cette mémoire, Camille-Auguste MARIN les prolongea: avec l'aide de Valère Bernard, elle commença par demeurer fidèle à cet ARMANA MARSIHES que Marin avait si brillamment lancé, et où le chroniqueur pouvait écrire: "Vai, Marin, douarme en pas!...Aquest Armana souto l'aflat de ta véuso doulènto countùnio ta pensado, e tei nistoun un jour si souvenènt de tu, retroutaran toun amo. Vai, Marin, douarme en pas!..."

Aujourd'hui encore, c'est toujours le courage et la ferveur et l'inépuisable tendresse que manifeste celle qui n'a jamais oublié...L'esprit du Félibrige aura été l'enchantement de son existence: peut-on vivre plus beau rêve ? Je n'en sais pas de plus émouvant et de plus exaltant - celui du bon Paul Arène excepté. Mais le rêveur de Cantepèrdrix fut, précisément, le familier des Marin, comme Félix Gras , comme Paul Mariéton, comme Valère Bernard, comme Charles Maurras et Léon Daudet, alors non encore engagés dans les chemins de l'apreté politique - comme le trop méconnu Philippe Mabilly (ohé! ceux du Vieux-Port, qu'attendez-vous pour rendre enfin justice au chantré si délicatement passionné des "Cridadisso dou paurun" ?), comme tant d'autres encore, et comme Mistral l'incomparable ami...

Que d'ombres maintenant obscurcissent le Rêve!... Mais quels hôtes ce furent, quels admirables compagnons pour ce "soupa de famiho" auquel, du haut de sa gloire, le grand et douloureux Théodore Aubanel conviait de si bonne heure la petite Camille!

Tous ces Poètes, tous ces Félibres, si dissemblables, mais qu'animait au même degré l'amour de la Mère Provence, tous sont autour de Madame Camille-A. MARIN: Ils sont tous et tout en elle, en ce noble et digne coeur où, nous le savons - et cela nous émeut davantage - une si grande place est faite à côté d'eux pour notre chère et pauvre Marie Gasquet...

Les fleurs diverses de ce bouquet félibréen du Souvenir ont gardé toute leur fraîcheur et tout leur parfum. C'est qu'il ne suffisait pas de mains de femme pour les assembler avec piété: il fallait aussi des mains d'artiste pour les lier. Pouvait-il en être de meilleures que celles de la parfaite musicienne qu'est, au demeurant, Madame Camille-A. MARIN ?

Et puisque Poésie et Musique s'accordent à ce point, que peut faire encore un préfacier, sinon se taire...et s'incliner ?...

Marcel BONNET
Maj oral du Félibrige

1) - Pourquoi chante Camille - qui emplît toute la maison ? - Pourquoi danse Camille - sautant comme un cabri? - Qu'attend ainsi Camille - qui oublie ses joujoux ? - Dans l'escalier qui gronde - le vieux portail ferré - s'est ouvert et fermé; - l'âme gonflée de joie, - vite le père est entré. - Tressillante, sa fille - escalade ses genoux: - au souper de famille, - bien moins a faim Camille - de pain que de baisers.

(Th. Aubanel: Li Flho d'Avignoun, nouv. ed., s.d., Pp. 223 et 225.)

2) - Mille, Millette, Millon...Il ne reste - Dans ma maison que votre nom, - De cette soirée de fête - Où vous vntes fleurir ma tête - D'un songe riant, ô Millon (- Petite Camille)!...

Vous apportâtes, comme une fée, - Le beau temps ensoleillé. - C'était exactement le jour des Rameaux...

Comment se fait-il que votre jeunesse - Vers mon passé me conduit encore ? - Brun et charmant minois de ma Provence, - Dans Paris où j'en ai été privé, - Seriez-vous la Belle-de-Mai ?....

3) - Mals toi, ne semble-t-il pas que le suis ton frère, - O ma femme! et l'ami, le père, - En même temps que l'amoureux ~ - Nous pouvons vivre dans la paix: - Nous sommes feuilles d'un même rameau, - Et la sève, en montant, nous fait frémir tous deux...

Mais toi, lorsque ma barque vogue, - Tu sais que celui qui la dirige, - Ne naviguera que pour ton bien. - Si tu parles, tu exprimes ma pensée; - Et tu m'embrasses comme une fée - Qui, loin des gouffres, légère me soutient...

4) - Salut et santé, mignon; va, tête autant que tu as faim - le bon lait de ta mère. - Et tu seras fort, et tu deviendras grand - Comme ton "Garlaban" de père. - Et lorsque tu auras vingt ans, - les jeunes filles diront: - celui-là est tout le portrait de son père!

5) - Ta Camille, ô Marin, a fait comme Minerve, - Un bel Olivier: - Des nuages de là-haut et de la misère, - Si Dieu le préserve, - bercé par le son de ton tambourin, - Et profitant du souffle du Marin venant de là-bas, - Il va croître à vue-d'oeil!

6) - Nous saluons et nous félicitons - La venue en Provence - de "Magali la Marinenco", - Et Mireille lui envoie - Son accolade et sept baisers!

7) - Tu traînes ta misère - Malheureux! - Ton ombre sur terre ressemble A une croix... l'espoir est une chatte - Au poil doux: - Méfie-toi de ses pattes - De velours! - Ton amour le plus pur - Tombera ensuite dans l'obscurité; - Car le papillon d'azur, - C'est cela le bonheur!...

8) - Maintenant qu'il avale, dans l'aube claire - Bien ensemencé son champ, - Celui qui t'aimait tant - S'en est allé!

Il aurait, pour toi qui étais sa mie, - Sa part terrestre de bonheur divin, - Donné le grand ciel plein d'étoiles - S'il eût été sien!

Le pauvre s'en est allé trop tôt reposer - Sous les cyprès; - Et il n'a laissé que la mère - Devant les berceaux.

Tes chéris, frères des cigales, - Images de lui, - Tu les protégeras sous ton aile - Comme il convient:

Pour tenir sa pensée éveillée - En leur esprit, - Tu leur liras à la veillée - les belles pages qu'il écrivit.

Tu leur rediras l'amour qui chante - Avant le deuil: - Et lorsque tu auras accompli, mère sainte - Tout ce qu'il importe de faire,

Malgré la mort qui vous sépare - Sans raison, - Tu le regarderas survivre - En ses enfants!

A V A N T - P R O P O S

Ces souvenirs dont j'ai fait la lecture à quelques amis n'étaient pas destinés à être publiés. Devant leur insistance et pensant que d'anciens pourraient trouver un intérêt à leur lecture, je me décide à les livrer au public.

Sans prétention je les présente aujourd'hui, comme un bouquet de fleurs fanées, dont on évoque le parfum disparu et les couleurs estompées.

Pourquoi ai-je écrit ces souvenirs ? Parce que je suis d'ascendance provençale, née dans le Contat Venaissin, élevée dans les traditions de ma race, connaissant sa langue, sa littérature, ses chansons, et quelques uns de ses poètes.

Nièce de Clovis HUGUES, épouse d'Auguste MARIN, j'ai vécu ma jeunesse dans ce milieu poétique et littéraire

Dans ma maturité décroissante, mes souvenirs affluent, sans doute ignorés de beaucoup de jeunes, peut-être connus par des disciples de cette Renaissance Provençale, qui depuis Fontségugne à nos jours demeure fidèle à notre langue et à l'amour de notre terroir.

Souvenirs Félibréens

Pourquoi n'écrivez-vous pas vos souvenirs, me dit hier mon ami de Châteaurenard, tandis que je lui narraï quelques anecdotes de ce temps heureux d'avant-guerre. Les écrire, pour qui et pourquoi ? Ils sont lointans, il faut que je les évoque au fil d'une mémoire que je veux croire fidèle. Ce sera un mélange sans unité, presque une conversation à bâtons rompus.

J'ai du mal à les rassembler ces souvenirs aux facettes brillantes qui se dérobent comme des lutins malicieux quand je veux les réunir, et qui m'obsèdent quand je veux les chasser. Vous les lirez quand même, mon ami, mais qu'une promesse est dangereuse...

Je remonterai haut dans mon passé, d'abord de fille, de nièce, et femme de poète, et pour ne pas assombrir mes lecteurs, je choisirai quelques anecdotes, quelques anecdotes d'un temps où la vie était facile, où les hommes avaient des loisirs et charmaient leur existence par des lectures, de la musique, voire même de la peinture, en amateurs.

J'arrive enfin à mes poètes provençaux, et je commence par le grand Frédéric MISTRAL.

A tout seigneur, tout honneur.

Il illumina mes années d'adolescence... et continue. Il fut un ami de mon père qui l'aimait et l'admirait profondément. J'ai donc lu, dans ma jeunesse, Mirelle, Nerto, les Iles d'Or, la Reine Jeanne, Calendau, dans le texte. Je ne récite jamais sans émotion la belle invocation à la Provence, chaque fois que je retourne dans mon pays. Mais jeune fille, je ne connaissais que l'œuvre, pas le poète. Or je le rencontrai en Arles le jour où, jeune mariée, mon mari Auguste MARIN, en bon félibre traditionnel me présenta à lui. Il nous fit l'honneur de nous recevoir à déjeuner à l'Hôtel du Forum où il tenait ses assises tous les jeudis. J'étais très intimidée, et je buvais les paroles du Maître qui était un parfait chevalier, d'une galanterie noble, mais qui pratiquait assez volontiers l'ironie.

Deux ans après, visite à Maillane, chez le Poète dont l'accueil plus familier me permit de converser librement en français et en provençal.

Je lui avais amené mon fils, âgé de quatorze mois environ. Cet enfant d'habitude assez sage, tout au moins éduqué, refusa obstinément de dire bonjour au Maître et se roula par terre pendant le temps d'une visite que j'écourtai. Au moment de partir, Mistral, sans se départir de sa gravité, de sa courtoisie, se tourna vers mon mari et vers moi et nous dit: "Anen, vese qu'elevas voste fiéu à l'angleso." (Allons, je vois que vous élevez votre fils à l'anglaise.) Ce fut tout, mais le brevet de mauvaise éducation était décerné. Mistral, olympien, nous accompagna jusqu'à la porte tandis que je prenais congé très mortifiée.

Et Mistral qui avait comme on le voit, quelquefois la dent dure ou plutôt cette forme d'humour provençale qu'on appelle la "galéjade", ne manquait pas les occasions de s'y laisser aller. Un jour, pendant un séjour à Paris, il rendit visite à madame A.D. qu'il critiquait parce que selon lui elle s'occupait trop de l'œuvre littéraire de son mari. Aussi, lorsqu'elle lui demanda: "Pourquoi n'avez-vous pas amené Madame Mistral?" - "Madame Mistral, répondit-il, elle garde le chat", ce qui signifiait que le devoir d'une épouse provençale est de demeurer au foyer. Autre mot cruel de Mistral: une femme de lettres ayant négocié avec une Revue la publication de ses mémoires, il apprit qu'elle avait touché une forte commission; depuis, il ne l'appelait plus que "la Tant-pour-cent".

Vous voyez que ce grand poète, que tel Virgile, on a toujours placé sur un piédestal, était un homme d'esprit, avec des faiblesses paysannes, car il était très attaché à ses intérêts. Cela ne le diminue aucunement à nos yeux comme poète, nous le rend au contraire plus accessible, plus humain, moins demi-dieu, comme on a toujours tendance à nous le présenter.

Dernière anecdote: vous savez que du vivant de Mistral on lui avait élevé une statue en Arles. Un jour, passant avec un ami sur la place où elle était érigée, il dit: "Si les gens me regardent, j'aurai l'air d'un crétin; et s'ils regardent ma statue, je serai jaloux."

C'était bien un homme, un vrai, avec ses hardiesses, ses faiblesses, ce qui lui a peut-être valu d'être un grand poète.

Je ne voudrais pas clore ce chapitre sur Mistral sans vous parler de Madame Frédéric Mistral et détruire certaines erreurs. On a prétendu que Madame Mistral ne se mettait pas à table quand son mari recevait des invités, selon une vieille coutume provençale. Or, j'ai eu plusieurs fois l'honneur d'être reçue chez le Poète et Madame Mistral présidait toujours le repas. Elle était d'une bonne famille bourguignonne, et la Bourgogne ne se serait pas asservie à la Provence. Elle avait étudié le provençal, comme d'autres le latin ou le grec. Enthousiasmée par les œuvres qu'elle pouvait lire dans le texte, elle écrivit son admiration à Mistral. Une correspondance littéraire s'ensuivit; plus tard, ils se virent, et elle l'épousa, quoiqu'il fût de vingt-cinq ans son aîné. Elle fut pour lui la compagne idéale, et il n'est pas facile d'être la femme d'un grand homme.

Elle eut la sagesse, forme modeste, je crois, de l'intelligence, d'être dans l'ombre la collaboratrice dévouée de son mari et d'avoir sur lui une influence féminine que nous avons presque toutes, sans en avoir l'air. Elle parlait admirablement le provençal, mieux que beaucoup des nôtres, évidemment avec un accent déplorable; mais son érudition frappait ses familiers. Elle ne fut jamais la veuve abusive, ce qui est un mérite à signaler.

*

Clovis HUGUES

Ce Castelet de notre enfance, où tous nos ancêtres les HUGUES avaient vécu depuis avant la Révolution, était un moulin au bord du Calevon. Ce Calevon desséché ou torrentueux, selon les saisons, est un affluent de la Durance. Il est bordé de peupliers dont les feuilles argentées frémissent au vent, dans cette lumière violette que le crépuscule dispense aux Monts du Luberon. Ses rives sont recouvertes d'un sable fin, doré, où nos pieds nus aimaient s'enfoncer dans sa tiédeur et où nous avions l'illusion d'une plage marine et de l'agrément des bains de soleil, pas encore à la mode à cette époque.

Le Moulin du Castelet ainsi désigné dans la région avait des roues de bois d'où l'eau jaillissait à chaque tour; son tic-tac nous enchantait, berçait nos rêveries d'adolescentes. Ses prairies verdoyantes, la grande cour plantée de platanes séculaires où la fraîcheur était douce, près de la fontaine chantante, reposaient nos yeux; c'était le meilleur endroit pour des vacances passées auprès des grands-parents, après des mois d'exil à l'étranger.

C'est dans ce cadre familial et familier que nous attendions chaque été le bon oncle Clovis Hugues. Il nous apportait, avec une auroole de poète et de politicien, si l'on veut, la perspective d'heures délicieuses où sa verve, son enthousiasme, son humour nous enchanteraient. Il romprait la monotonie d'une campagne que nous aimions, certes, mais où l'imprévu manquait. C'était le mage qui transformerait tout à nos yeux.

L'oncle avait tout cela dans ses bagages et dans son imagination. Quand il arrivait, c'était la joie.

Je revois sa face de tribun - on disait qu'il ressemblait à Mirabeau - sa crinière noire, ses yeux pétillants de malice. Il avait toujours des poèmes à nous lire, des histoires drôles à raconter, et, levé dès l'aube, il arpentait les allées de peupliers ou s'asseyait à l'ombre des platanes séculaires, près de la vieille fontaine où il avait fait graver dans la pierre le quatrain suivant:

*L'onde et le soleil dans les plaines
Accomplissent l'œuvre divin;
Passants, respectez les fontaines.
C'est l'eau, qui nous donne le vin.*

Il improvisait donc à haute voix ses œuvres lyriques - pour notre grande joie - ses discours politiques, s'adressant à un public imaginaire, et par la magie de son verbe peuplant le désert du jardin d'une foule d'êtres que je croyais tous voir réellement défiler devant mes yeux éblouis.

Et ce sont ses créations spontanées qui n'ont pas vu le jour. Lui ai-je vu vivre son

“Danton” qui n’eut je crois qu’une représentation à la Comédie Française ? Nous a-t-il tenus des heures en haleine en nous lisant son “Sampiero” ? C’était au retour d’un voyage en Corse. Il en revenait enthousiasmé, tout imprégné de la beauté fière des habitants de Cynnos, et l’image de leur héros national Sampiero lui avait inspiré une tragédie qui n’eut pour spectateurs et auditeurs que la famille réunie dans la grande cuisine provençale. Il jouait tous les rôles: Sampiero, Vanina, la foule, et nous étions à la fois apeurés et charmés par la force de son verbe, l’animation de sa face de barde.

Pauvre oncle, qui plus doucement ensuite chanta “Jeanne d’Arc”; ce fut d’une autre manière. Il devenait doux, en murmurant d’un air attendri les vers à la Lorraine.

“Monsieur Clovis”, comme l’appelaient les gens du pays où il se promenait, familier, la pipe à la bouche, une vareuse de flanelle rouge, sa boîte de couleurs à la main, car il peignait, c’était son violon d’Ingres. Avec l’âge, ses cheveux grisonnants au vent, il s’intitulait lui-même “le vieux barde”. Il demeurait familier à tous, aux humbles surtout, car sa bonté était infinie. “Moussu Clovis es un pouèto, ma bello! Penso en vers...D’aquel ome!...”

Je me souviens du premier phonographe qu’il apporta dans le pays. C’était une nouveauté. L’oncle arrive de Paris avec cet instrument dans ses bagages, et avant de le déballer, il nous explique avec sa fougue coutumière la découverte merveilleuse. Nous l’écoutons ébahis. Or, il sort le phono de sa caisse, l’installe sur la table de pierre du jardin et, au moment où nous attendons le miracle promis, je ne sais par quel sortilège l’appareil ne fonctionne pas. Il est muet. Rage, jurons de Clovis qui menace de tout f...à la rivière. On le calme. Enfin, après bien des tâtonnements, le phono capricieux nous étonne et nous charme en nous prodiguant des chansons marseillaises, des auditions d’orchestres symphoniques aux bruits de verroterie, et des discours politiques déjà dénués de courtoisie.

Mais cela n’était rien: pendant huit jours ce fut le délilé de tout le village qui venait pour ouïr la merveilleuse machine “que parlavo souleto”, comme disaient nos paysans. Or, en arrivant au Castelet en bandes’ on écoutait pendant des heures les disques - à la cire alors - . C’était l’époque où l’on mettait les écouteurs dans les oreilles et nous commençons à n’être plus ravis du tout du bagage amené par l’oncle; mais il fallait se taire, faire bonne mine, car c’étaient des électeurs...Je crois que c’est depuis que j’éprouve peu de goût pour la déformation que les meilleurs phonographes infligent aux voix les plus pures, comme aux meilleures intentions... Et quand notre bon oncle descendait à Marseille et que nous avions la joie de l’accompagner, c’était la tournée de ses vieux amis, dont beaucoup de condisciples du séminaire de Sainte Garde où il avait été en partie élevé, et qui, eux, étaient dans les ordres; que de fois j’en ai vu se jeter à son cou en lui criant: “Mon bon Clovis!”

*

Paul ARENE

A la même époque venait chez nous le grand ami de la maison, le parrain de mon frère aîné, Paul Arène. C'était le grincheux amusant, et nous nous réjouissions toujours de sa venue, car il adorait les enfants. Il nous apportait des jouets hideux, difformes, prétendant que ce sont les seuls qui amusent les enfants. Je crois que sa psychologie de l'enfance ne s'égarait point. Arène commençait par se disputer avec mon père, mon oncle, cherchant des prétextes à échauffer sa bile. Il arrive un jour brandissant une lettre de Mariéton: "Croyez-vous, dit-il, qu'il soit permis d'avoir une écriture aussi illisible ? (C'était exact) Je déchiffre à peine la signature; aussi, viens-je de lui écrire: «Monsieur, quand on a une calligraphie aussi détestable, on n'envoie pas de lettres, on télégraphie son texte.» Vous jugez de ce qu'a dû penser Mariéton en recevant ce mot. Il a dû rire, car il avait de l'esprit et n'était pas méchant. Je lui dis un jour que son écriture était bègue, comme sa parole; le tout était d'avoir le temps de l'écouter et la patience de le déchiffrer. Il me répondit qu'on y gagnait son amitié qui, elle, ne bégayait point. Et c'était vrai. Je l'ai vu maintes fois dans le cabinet de travail d'A.M. se montrer le bon garçon qu'il était aux heures où il était loin du Faubourg Saint Germain, des princesses, des marquises et des comtesses pour qui il avait une faiblesse ridicule. Il disait en riant, mais non sans un certain fond véridique: «Moi, je ne puis épouser qu'une princesse du sang». Voilà peut-être pourquoi il ne s'était jamais marié.

Paul MARIETON

Il fut l'ami et l'admirateur de Mistral qui le nomma Chancelier du Félibrige, titre dont il tirait non sans raison vanité. Ce Lyonnais connaissait le provençal à fond, a fait paraître la Revue Félibréenne en 1885 dont la documentation est précieuse pour ceux qui en ont conservé quelques exemplaires. Il s'occupa pendant des années et avec succès des représentations du théâtre d'Orange; à ce propos on raconte qu'un jour, quelques Américains qui visitaient ce monument romain lui demandèrent: "Combien d'argent pour avoir cela en Amérique ?" - "Deux mille ans", répondit fièrement Mariéton.

Il habitait à Paris un rez-de-chaussée, rue Richepanse, où il offrait des diners qui sont restés légendaires. lorsqu'on arrivait, l'unique valet de chambre, pris au dépourvu, n'avait rien préparé. Alors les invités, dont la Comtesse de Noailles, d'autres écrivains connus, s'éparpillaient dans le quartier pour aller chercher des victuailles. C'était de l'imprévu très réussi, où les conversations graves ou légères animaient le repas, où l'esprit se dépensait, et nul ne songeait à l'improvisation baroque de ces menus qui nous

ramenaient au temps de notre jeunesse étudiante. Mariéton fut un des fidèles habitués du salon de la Princesse Mathilde

Les mots , les traits d'esprit de Mariéton ont été si souvent racontés, transcrits, connus par sa correspondance, que je ne veux pas les répéter ici, pour les lecteurs avertis.

Un de ses fidèles amis publia sa correspondance qui nous-éclaire. (Voir trois volumes Critobule)

Je le voyais beaucoup en 1900 avec Leon Daudet, (Levounet, comme nous l'appelions familièrement). Ces deux êtres si dissemblables s'aimaient beaucoup, mais se querellaient sans cesse, en art, en littérature, en politique...

Léon Daudet et Paul Mariéton avaient une foi commune: leur attachement à la Provence, à sa langue, à ses traditions, à ses légendes, au goût du pittoresque de nos compatriotes.

Gustave IZOUARD

On ne peut évoquer le Félibrige et les Marseillais sans parler de Gustave Izouard qui, sans écrire ni publier a fait plus pour la langue et les traditions provençales qu'un écrivain. Izouard, qu'on appelait "Pipe" - car son bazar sur la Canebière était célèbre par les pipes qu'on y vendait - Izouard connaissait tout le monde à Marseille et personne ne l'ignorait. Il avait fondé à Marseille, en 1900, un cercle provençal appelé "Lou Cremascle" (fa Crémaillère) meublé de meubles et de bibelots provençaux, un véritable musée. Là se réunissait ce que la cité comptait de poètes, d'écrivains, de peintres du terroir et d'ailleurs aussi, car les passagers y étaient accueillis fraternellement...On y lisait des vers, des contes, on y dégustait des "aiòli" et des bouillabaisse renommées. Mais la flamme qui éclairait, le verbe qui animait ces réunions, c'était Izouard qui parlait admirablement le dialecte marseillais, connaissant et racontant les histoires les plus drôles, les "galéjades" les plus spirituelles avec une mimique, des expressions justes que je n'ai trouvées que chez lui.

Quel dommage que toute cette richesse oratoire n'ait pas été recueillie et publiée. Cet homme-là a fait pour la Provence une propagande à laquelle on aurait dû rendre justice de son vivant. Je suis heureuse de lui rendre ici cet hommage posthume. Après sa mort le "Cremascle" s'est éteint, dissous, les bons mots, les traditions s'égarèrent, se perdent; on fait trop de politique, même félibréenne, et c'est grand dommage pour notre douce Provence.

*

Valère BERNARD

Puisque nous parlons du “Cremascle” et de son fondateur et Président, il faut évoquer le visage de Valère Bernard qui en fut le membre le plus assidu et le plus serviable. Il avait son atelier Quai de Rive Neuve, contigu à la salle de réunion du “Cremascle”. Il était à la fois peintre, graveur, aquafortiste et littérateur, excellent dans tous les genres. Il fut très apprécié à son époque et beaucoup de ses toiles ornent des salles de mairie en Provence. Il avait été un des meilleurs élèves de Puvis de Chevannes. Son talent de graveur était supérieur. Il fut un des meilleurs collaborateurs de “l’Armana Marsihés”, fondé par Auguste Marin.

Le meilleur souvenir que je garde de son oeuvre est celui de ses eaux fortes, comparables par leur âpreté, leur côté visionnaire, à celles de Goya. Ses écrits en langue provençale ont la saveur et la richesse du dialecte marseillais; il a aussi écrit de bons poèmes en rhodanien.

Toujours prêt à obliger les turbulents membres du “Cremascle”, c’est lui qui prêtait tréteaux, chaises, se chargeait de la décoration lorsqu’on recevait des invités de choix, dans ce milieu accueillant aux artistes de passage.

Etre reçu au “Cremascle” était une aubaine; on y rencontrait la littérature, la peinture, non seulement du terroir, mais d’ailleurs; les réunions y étaient non seulement très cordiales, joyeuses, mais d’un esprit original, sans prétention ni conformisme.

Valère Bernard, que son excessive modestie paralysait dans les cérémonies officielles, se sentait à l’aise dans son cadre du Quai de Rive Neuve où la vue s’étendait sur la Mairie, le clocher des Acoules, avec cette lumière dorée des soirs méditerranéens. On comprenait ses inspirations; il était vraiment lui-même, nous montrant ses oeuvres, tableaux, eaux-fortes, voire sculpture, nous lisant des passages de son oeuvre poétique et de ses romans. C’était cependant un Méridional calme, sobre de gestes, mélancolique, absent souvent de notre univers. On lui attribuait une origine gitane, que sa face basanée, ses yeux noirs ne démentaient pas.

PHILIPPE MABILLY

Une figure curieuse était celle du bibliothécaire de la Mairie de Marseille. Ancien ouvrier typographe Ph. Mabilly s’instruisit tout seul. Il vivait à la Mairie, sous les combles, dans les paperasses d’Etat, la cité des livres poussiéreux. Il découvrit l’acte de naissance de Pierre Puget. Vieux garçon original il portait en toutes saisons, dans le Midi où il pleut rarement, un parapluie rustique et, invité à des repas de noces, il se levait au

dessert pour déclamer: "Pèr s'embarrassa d'uno fremo, - Fau - èstre l'architèito di c.....".

Etait-ce à cause de cette originalité qu'il était toujours le convive espéré et le chansonnier attendu ? Il vécut isolé, n'ayant qu'une passion: sa bibliothèque et ne voyant que les fidèles qui faisaient l'ascension de son perchoir; c'était un chercheur; on lui doit des travaux bibliographiques très intéressants.

Mais oe n'était pas un ambitieux; il a vécu dans l'ombre comme un sage, n'ayant qu'une passion: les vieux papiers. Son érudition était vaste et sa conversation, lorsqu'il voulait se livrer, était un enrichissement spirituel pour ses auditeurs.

Pour les Saint-Rémois

CAUSERIE SUR MARIE GASQUET

Faire une conférence sur Marie Gasquet est une gageure et un écueil redoutable, car sans cesse le souvenir de sa brillante et persuasive parole sera mêlé et comparé à celle qui, ce soir, vient l'évoquer devant vous.

Néanmoins, je ne puis me dérober à ce doux devoir envers une fidèle amie de trente années et rendre à sa mémoire un hommage qui lui est dû dans ce Saint - Remy qu'elle aime avec tant de ferveur.

Je ne pense pas, comme l'a dit Musset, dans la première strophe de ses Stances à la Malibran:

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle. Depuis qu'elle n'est plus, quinze jours sont passés;
Et dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font, d'une mort récente, une vieille nouvelle.

Cela se passait à Paris...Mais en province nous avons la mémoire plus fidèle et le temps de penser à nos morts.

Je ne crois pas que le souvenir de Marie Gasquet soit sorti de nos coeurs et de nos mémoires un peu plus d'un an après sa disparition. Elle a terminé sa destinée terrestre dans ce pays, dans ce cadre qu'elle aima toujours fildèlement. Elle me disait son attachement pour cette terre rhodanienne où son esprit s'était éveillé devant ces champs fleuris, à l'horizon des Alpilles, ce pays où son âme a rêvé, où elle s'est sentie fille et soeur des êtres de sa race, tous un peu poètes, réalisateurs quand même et un brin

philosophes. Enfant, adolescente, mariée, seule dans la vie elle est venue y terminer ses jours. Je la vois encore me disant un après-midi où j'étais allée lui rendre visite à Saint-Germain, dans sa chambre de la Légion d'Honneur où elle était déjà très malade: "Ici, ce n'est pas un "mouroir", je voudrais aller à Saint- Rémy pour mourir et, de là, m'envoler dans les Alpilles."

Elle a réalisé son voeu le plus cher le 27 février 1960.

Sa carrière de brillante conférencière débuta pendant la guerre de 1914. Elle était alors infirmière dans une formation sanitaire à Marseille. Un jour, dans la grande salle parloir, on avait convoqué, pour une réunion charitablé, un nombreux public. La Directrice pria Marie Gasquet de vouloir bien parler en faveur des blessés, des soldats et des malheureux.

Elle fit alors, avec une sensibilité sincère, un tableau si touchant des misères humaines que notre pays subissait, un appel si émouvant pour demander une offrande, que la salle entière, subjuguée et conquise fut d'une générosité sans égale. Après ce succès, la Directrice lui dit: "Vous possédez des dons oratoires que vous ignorez, c'est pour nous une révélation et vous ne pouvez vous dérober, à l'avenir, au devoir de mettre votre parole au service du bien."

C'est de là qu'est partie la vocation de Marie Gasquet.

Ce fut une conférencière sans égale, traitant de tous les sujets avec science, mémoire et émotion. Ceux qui l'ont entendue ne peuvent l'oublier. Elle improvisait toujours, tâtant son public, disait-elle, selon les circonstances et n'avait que quelques vagues notes sur un bout de papier.

Je me rappelle que pendant un séjour chez moi - je lui avais organisé une conférence à Lyon; sujet: "La femme à travers les âges" - au moment de partir, son chapeau sur la tête, son sac à la main, je lui dis: "Marie' et vos papiers, où sont vos notes ?" Elle me répondit, se touchant le front: "Là, dans ma tête, par ordre chronologique." Et ce fut un succès de savoir et de précision.

En 1929, elle fit à l'Université des Annales une conférencière sur les Poètes du Soleil - Ce jour-là, hasard comique, il y eut une panne d'électricité et la scène fut éclairée aux chandelles. Elle m'avait demandé d'illustrer par des chants provençaux de Mistral, d'Aubanel, de Roumanille, de Charoun, les divers chapitres de son étude, ce dont je fus très honorée. Roger Gaillard, de la Comédie Française, collabora aussi et dit pour terminer un poème en français d'Emile Sicard: "Le tombeau de Mistral".

Je le répète, c'est surtout le talent de conférencière de Marie Gasquet qui fit sa renommée. Ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre se souviendront avec regret de l'émotion que sa voix faisait naître et des évocations pittoresques, non dénuées de malice de nos coutumes provençales.

On connaît aussi l'œuvre littéraire de Marie Gasquet que Claude Farrère présenta au public, œuvre qui débuta par “Le Métier de Pénélope”, se poursuivit par des romans où elle a fait connaître l’histoire, l’âme, les moeurs de notre terroir, et dont la série débuta par “Une enfance provençale” suivie de “Tante la Capucine”, “Une sœur de Saint-François”, “Le Gai-Savoir”.

Elle fut pendant dix ans lectrice chez Flammarion et dirigea chez lui la collection des grands coeurs dans laquelle elle publia trois de ses ouvrages religieux:

La véritable Anne-Madeleine de Rémuzat
Sainte Bernadette de Lourdes
Sainte Jeanne d’Arc

Maintenant que je vous ai parlé de la romancière et de la conférencière, je vous ferai connaître la Dame d’Éguilles que tous dénomment la bonne hôtesse de Fontlaure.

Fontlaure, propriété romantique où planait encore l’ombre de Joachim Gasquet, Fontlaure où Marie Gasquet recevait chaque été généreusement ses amies. Me montrant son stylo elle me dit un jour: “Voici mon capital, je travaille toute l’année pour ces deux mois de Provence, ces vacances où je retrouve mon ciel, mes coutumes et où j’accueille ceux qui me sont chers. Combien ai-je vu de ces hôtes célèbres, de Louis Bertrand à des évêques, à Claude Chauvière qui fut la secrétaire de Colette et dont les souvenirs nous égayaient.

Ceux qui ont eu la bonne fortune d’être venus dans sa propriété de Fontlaure, à Éguilles, où pendant deux mois d’été elle offrait à ses amis une hospitalité charmante, se rappelleront les causeries pleines de pittoresque, de culture, car elle avait un bagage littéraire rare chez une femme de sa génération, et aussi la malice quand elle maniait la “galéjade” de chez nous.

Ce fut une femme au grand coeur, qu’on appelait à Eguilles “la bonne Dame”, ne refusant jamais un service, un conseil ou un bienfait.

La vie s’y déroulait harmonieusement selon un rite établi que nous respections tous. Marie Gasquet se levait très tôt, à cinq heures du matin. Après ses oraisons, elle s’installait dans son atelier, à côté de sa chambre; elle écrivait jusqu’à midi. La règle absolue était de l’ignorer jusqu’au déjeuner, même si on la rencontrait dans un couloir. Il ne fallait pas interrompre ses pensées par des formules de politesses

Pour les invités, la cloche sonnait à huit heures et demie et tous se retrouvaient dans la salle à manger jusqu’à neuf heures et demie, heure limite après laquelle ils devaient regagner leurs chambres. Ce moment matinal où, sans contrainte, tous et toutes bavardaient, était le prélude amusant et spirituel de la journée. A midi la cloche sonnait

de nouveau pour le déjeuner. Alors, la maîtresse de maison apparaissait, on l'entourait amicalement, et l'on passait à table où en général la moyenne était de dix à douze convives, sans compter les hôtes de passage. Ces repas pleins d'entrain, où le plaisant et le sévère rivalisaient, où des problèmes sociaux, religieux étaient discutés, où la galéjade fusait par instant, étaient d'un grand attrait, et on ne peut oublier la simplicité, l'absence de snobisme de tous ces lettrés célèbres. Ils manifestaient leur joie d'être reçus par celle qui fut une des premières reines du Félibrige, et des plus belles. La vie ne lui fut pas toujours douce; elle a trouvé la paix qu'elle désirait sous le ciel des Alpilles. Et dans nos mémoires son souvenir ne périra jamais.

INTRODUCTION

Il appartenait à mon fils, Olivier MARIN, de vous lire cette étude de son père sur Paul Arène.

Il a voulu me laisser ce plaisir, connaissant mon vieil attachement aux AMIS DE LA LANGUE D'OC et mon amour pour la Provence que j'ai toujours fidèlement servie.

Manuscrit trouvé dans les papiers
d'Auguste Marin

TABLEAUX DE PROVENCE ET D'AILLEURS

PAUL ARENE

Je suis surpris, mon cher Ami, de ne pas lire le nom de Paul Arène parmi ceux que vous citez des Bas-Alpins connus et estimés à Marseille. Votre série d'articles sur les "Régionaux" fixés dans notre ville est assez intéressante pour qu'un camarade vous signale, au cours de cette étude consciencieuse et délicate, un oubli qui serait impardonnable si vous n'étiez vous-même un admirateur et un disciple du grand écrivain provençal.

Paul Arène mort demeure encore, par son oeuvre, le Bas-Alpin le plus illustre qui ait habité Marseille; et je compte qu'en bon confrère vous m'autoriserez à ajouter un chapitre, dans votre journal, à ceux que vous écrivez avec tant de succès.

C'est Paris, je le sais bien, qui revendique comme sien l'auteur de "Jean des Figues", de "La Chèvre d'Or" et des contes merveilleux qui ont classé notre Provence parmi les pays pittoresques et littéraires dont les évocations sont aujourd'hui à la mode, comme celles de l'Espagne et de l'Italie. C'est à Paris, en effet, qu'il a publié ses oeuvres parce qu'il était alors difficile de les faire insérer autre part; mais ce "gavot" de Sisteron a su

demeurer toute sa vie Provençal et surtout Marseillais. Sa pensée, que l'ironie et la grâce veulent rendre légère, alors qu'elle est profonde; son style si riche dont la netteté fait songer à l'attique d'un temple grec; sa forme et son esprit enfin ont les signes de notre race; et si Paul Arène est devenu célèbre à Paris, son imagination n'a flotté que dans notre atmosphère. On peut donc couronner son buste au rond-point de Sceaux et sous les ombrages du Jardin du Luxembourg; les Parisiens peuvent chanter, en dénaturant son accent et sa signification, le refrain fameux de notre poète:

"Une, deux, le Midi bouge,
Tout est rouge..."

Paul Arène demeurera le grand prosateur français de la Provence.

Il revenait souvent à Marseille où il avait pourtant, comme "pion" au Lycée, passé les plus mauvaises années de sa jeunesse; et personne mieux que lui ne connaissait les mœurs de notre ville. Les Bas-Alpins, naturellement fiers de sa réputation, essayaient vainement de l'accaparer dans leurs groupes; il aimait à parcourir seul, avec l'instinct des chèvres à peu près sauvages de ses montagnes, les rues populeuses des vieux quartiers, les quais où des enfants débraillés le reconnaissaient au passage, les placettes de la Major où il faisait la causette avec des femmes au lavoir, et aussi les environs de la ville, mais surtout la côte déboisée qui donne à notre golfe un cadre incomparable, les rochers des Goudes, les calanques, la nature aride au milieu de laquelle il se souvenait de l'antique Massilia, fille des Grecs et reine de la Méditerranée. Que de fois je l'ai accompagné dans les sentiers qu'il gravissait lentement et sans fatigue, comme un montagnard obstiné, pour l'entendre célébrer les paysages marseillais, ou bien évoquer des tableaux qui prenaient, dans la solitude, une valeur inoubliable.

Quand il retournait à la ville, le soir, son plaisir était de s'installer à la terrasse d'un café, sur la Canebière, et de passer l'a plusieurs heures dans la vie ardente dont nulle part, même à Paris, on ne retrouve le spectacle. Et il ne fallait pas qu'un garçon modernement stylé vint interdire à un petit Savoyard de se précipiter à ses pieds, avec sa boîte à cirer les bottes, ou encore à quelque Levantin de nous offrir des pistaches.

Ce qui l'enchantait à Marseille, sur les grands trottoirs du centre, c'était le grouillement, les couleurs violentes, la libre allure d'une population bruyante et gaie. Marseille, disait-il, a toujours l'air de s'amuser en travaillant.

Il semble, à la lecture de ses contes, que lui-même ne travaillait pas autrement; mais peu d'écrivains ont eu ses scrupules littéraires, et il polissait chaque phrase avec l'art que met un artisan japonais à ciseler une statuette d'ivoire. La qualité des oeuvres définitives, c'est l'impression qu'elles donnent d'une exécution simple, naïve et sans effort.

On a souvent comparé le style de Paul Arène à celui des deux prosateurs les plus précis de notre époque: Ernest Renan et Anatole France; ces trois Français de races historiquement opposées, le Breton, le Parisien et le Provençal, représentent en effet le génie latin dans toute sa pureté, peut-être parce qu'ils connaissaient mieux que leurs contemporains la source de notre langue; mais on savoure avec délices les différences d'origine qui marquent la personnalité de chacun d'eux. L'écrivain sisteronnais mêlait à l'eau limpide du pays de France certaines herbes de sa montagne qui lui gardent un goût sauvage; et je conseille aux aligneurs de phrases d'en boire quelquefois une lampée.

Les raffinés de la littérature parisienne aimaient d'ailleurs à la folie les récits que Paul Arène leur rapportait de ses excursions en Provence. Catulle Mendès, Armand Silvestre, Jean Moréas, Tailhade, Anatole France et même Pierre Laffitte, le vieux pape du positivisme, s'atablaient avec lui, le soir, au Café Voltaire, pour déguster en souriant les anecdotes qu'il leur disait d'une petite voix bien posée, lente, donnant sa valeur propre à chaque mot et soulignant à peine les pointes ironiques.

Nous étions là quelques nouveaux venus qui suivions avec des yeux fiévreux la mimique du conteur, car il parlait comme on écrit, avec les mêmes tâtonnements et un égal souci de la forme. Il nous révélait toutes les richesses inconnues du pays natal; et réellement Paul Arène semblait avoir reçu la mission de maintenir la foi provençale au cœur des jeunes hommes que le tourbillon parisien pouvait emporter.

J'ai entendu qu'un groupe de Marseillais, formant un syndicat pour la détense de certains intérêts régionaux, avaient eu l'intention d'élever un monument dans notre ville, un buste ou une pierre symbolique, à la mémoire de Paul Arène. Mais le projet a été vivement combattu par les membres les plus influents de cette société: "Paul Arène, qu'es acò ? Ce petit monsieur grisonnant et grincheux, qu'on disait journaliste à Paris, qui s'en allait tout seul manger des moules aux étalages du quai et passait des semaines entières à Marseille sans faire une visite à ses confrères les plus réputés ?" L'un d'eux, Provençal avisé pourtant et dont les connaissances techniques sont appréciées, a même fait cette déclaration: "Il ne suffit pas d'avoir été pion au lycée pour mériter une statue dans une grande ville. Que Sisteron donne des fêtes locales en l'honneur de ce Bas-Alpin."

Ce n'est pas le ton déjaigneux qui choque le plus dans ces paroles; c'est l'ignorance, à Marseille, d'une œuvre littéraire qui est la seule glorification, en langue française, de la Provence jusqu'alors méconnue et ridiculisée.

La petite cité de Sisteron se montre fière, il faut l'ajouter tout de suite, de l'écrivain qui ne quitta son pays natal que pour mieux l'illustrer et non pour chercher fortune. Il garda son indépendance farouche à Paris, la ville où se combattent toutes les énergies; et il ne sacrifia rien à la mode, cette parodie du goût.

Paul Arène fut l'artiste délicat que tout mensonge offense, et il eut le mépris superbe de

l'argent. Avec sa connaissance parfaite des hommes, avec son talent universellement admiré, il demeura jusqu'à la mort l'écrivain riche seulement de son style, et il ne songea guère à amasser des trésors que dans ses petits contes, burinés comme des pièces de Benvenuto Cellini. Autour de lui, la fortune, l'orgueil, la renommée tendaient leurs pièges; il allait, vieux songeur, chercher des phrases fleuries dans le Jardin du Luxembourg ou le long de nos routes sonores, et sa fierté lui enseignait l'art d'être pauvre sans rien devoir, ni argent ni reconnaissance à ceux qui feignaient de le plaindre parce qu'il aimait la liberté. Il fut le charme et la consolation des cœurs simples et purs.

Les obsèques que lui firent ses compatriotes ont laissé, dans mon souvenir, une impression plus durable que celle des funérailles qu'on aurait pour lui réglées dans une grande ville, avec la pompe habituelle. J'avais quitté Paris, à l'annonce de sa mort, pour accompagner sa soeur Isabelle et ramener son corps d'Antibes à Sisteron.

A notre arriéoe, un clair matin d'hiver, dans le petit pays, les abords de la gare étaient envahis par une foule de paysans venus des environs au marché du jeudi et qui, apprenant la mort de Paul Arène, se joignaient aux habitants de la ville afin de conduire au cimetière son cercueil qu'on ne mit pas dans un char funèbre, mais sur un charreton de campagne, pour gravir la côte d'où l'on découvrait toute la vallée, avec la Durance furieuse, jetant des flots de neige fondue sur les rocs pelés de la Baume. Les cimes des Alpes étaient roses dans la lumière, et le ciel s'étendait d'un pic à l'autre comme un immense velum bleu.

Devant le cercueil, la musique de la ville ouvrait la marche; le Conseil Municipal défilait en corps, puis les garçons des écoles primaires et les enfants du collège, formant une garde d'honneur. Derrière nous, la population tout entière se pressait dans un désordre émouvant, battant des galoches et des bras pour se réchauffer; des montagnards suivaient, en portant la dinde ou les poules qu'ils avaient, le matin, achetées au marché. Un pâtre même, attiré sans doute par la musique se joignit au cortège avec son troupeau.

Dans la foule émue, parmi les bourgeois, les ouvriers, les vieilles femmes encapuchonnées, ce jeune homme long et maigre, drapé dans sa limousine et s'appuyant sur un bâton, ce pâtre entouré de moutons qu'un chien attentif maintenait au milieu de la voie, semblait représenter le dieu Pan aux obsèques de Paul Arène, car tout le troupeau avait fini par se mêler à nous et le vieux griffon japait entre nos jambes, pour ramener les agneaux qui s'égarèrent.

L'auteur de "Jean des Figues" seul eut été digne de régler ainsi une cérémonie en l'honneur de l'écrivain qui rattacha toutes nos traditions au paganisme, et qui, lui-même, dans l'incohérence des mœurs contemporaines, demeura païen et paysan.

Auguste MARIN

PERORAISSON

Mais ne terminons pas sur une note attristée. Les plus grands talents ne vivent pas sur terre et ne doivent pas être jugés à l'échelle des humains.

Qu'il ait été conformiste selon notre société, ou victime de sa nature, Paul Arène ce soir nous a rassemblés.

Et à nous, imprégnés de sel latin, il donne toujours les plus grandes joies: celles de l'esprit.

La Lectrice

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1999

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.